SERGIO OLGUÍN

La fragilité des corps

roman traduit de l'espagnol (Argentine)
par Amandine Py



actes noirs
ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

La journaliste Verónica Rosenthal semble tout droit sortie d'une sitcom argentine : trente ans, belle, riche, aimant les *after*, le bourbon et les hommes. Elle a beaucoup d'amies aux aphorismes éloquents : "Il y a pas de marge de manœuvre avec les mecs mariés. Ils sont comme des livres de la bibliothèque municipale : un de ces quatre, même si tu les adores, t'es obligée de les rendre."

Sa curiosité est piquée par un banal fait divers : un conducteur de train s'est donné la mort, laissant une lettre aux termes ambigus. Il y confesse quatre accidents mortels sur la voie ferrée tout en avouant sa détermination à tuer. Quand pour la justice l'affaire est close, pour Verónica commence l'enquête, qui la conduit à mille lieues de son quotidien feutré : la banlieue, les favelas, et de frustes cheminots hantés par le souvenir de corps percutés sur la voie.

Avec l'aide d'un junkie en voie de rédemption et de deux gamins des rues prêts à tout pour une canette de Coca, elle affronte le monde violent et pervers des paris clandestins macabres où de jeunes garçons risquent leur vie sur les rails afin de divertir les puissants.

Chairs tendres broyées sous des tonnes d'acier, ou muscles bandés d'adultes consentants aux désirs furieux : la résolution de l'enquête est dans les liens profonds qui unissent les corps, le désir et la mort.

SERGIO OLGUÍN

Sergio Olguín est né à Buenos Aires en 1967. Il est journaliste culturel et romancier. Il a publié plusieurs romans, tous inédits en France, à l'exception d'un ouvrage pour la jeunesse : Une équipe de rêve *(Le Seuil, 2006).*

Photographie de couverture : © Mark Owen / Trevillion images

Titre original :
La Fragilidad de los cuerpos
© Sergio Olguín, 2012
Publié avec l'accord de Tusquets Editores, Barcelone

© ACTES SUD, 2015
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-05921-7

SERGIO OLGUÍN

La fragilité des corps

roman traduit de l'espagnol (Argentine)
par Amandine Py

ACTES SUD

À Gabriela Franca,
Natalia Méndez et Pablo Robledo.

L'entière vérité sur quelqu'un ou sur quelque chose ne peut être contée qu'à travers un roman.

Stephen Vizinczey,
*The Man with the Magic Touch**.

En tous domaines […] des faiblesses structurales, des handicaps fondamentaux considérables : technique et économie arriérées, société dominée par une minorité d'exploiteurs et de gaspilleurs, fragilité des corps, instabilité d'une sensibilité fruste, primitivisme de l'outillage mental, règne d'une idéologie prêchant le mépris du monde et de la science profane. Et certes ces traits essentiels se poursuivront tout au long de la période que nous abordons et qui est pourtant celle d'un éveil, d'un essor, d'un progrès.

Jacques Le Goff,
*Le Moyen Âge***.

* Notre traduction. Sauf mention contraire, toutes les citations sont traduites par Amandine Py. *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*
** Jacques Le Goff, *Le Moyen Âge, 1060-1330*, Bordas, coll. "L'Histoire universelle" n° 11, Paris, 1971, p. 29.

Si tu cherches un amant
je ferai ce que tu demanderas
Si tu veux un autre genre d'amour
je porterai un masque pour toi
Si tu veux un associé
prends ma main, ou
Si tu veux me frapper
parce que tu es en colère
me voici
je suis ton homme.

Leonard Cohen,
*I'm Your Man**.

* Traduction de Jean Guiloineau.

PROLOGUE

C'était un immeuble ancien qui datait de près d'un siècle. Pendant des années, ce bâtiment avait été l'hôtel Arizona, mais Alfredo Carranza ne le savait pas. À quoi cela aurait pu l'avancer de connaître l'histoire de ces vieilles pierres, lui qui ne se rendait là que pour voir son psy. Enfin plus précisément, le psychologue que lui payait son entreprise. Au 1000, rue Talcahuano, il n'y avait pas que des cabinets de psychiatres, de médecins ou d'avocats. Carranza était loin de s'en douter mais dans cet immeuble, les bureaux de petites entreprises côtoyaient des appartements de prostituées, où les filles recevaient leurs clients dans la plus grande discrétion. Les visiteurs de passage étaient si nombreux qu'il n'y avait pas de contrôle à l'entrée, malgré la présence de deux employés permanents à la réception.

Carranza connaissait le chemin par cœur. Il venait de prendre le bus 39 à Constitución et de descendre à l'arrêt Marcelo T. de Alvear au 1800. Cela faisait plus de trois mois qu'il faisait ce trajet deux fois par semaine. Au coin de la rue Talcahuano, il sentit une rafale de vent glacé l'atteindre de plein fouet. C'était l'un de ces soirs d'automne où les premiers souffles de l'hiver rabotent les visages. Carranza portait un pantalon de gabardine sombre, une chemise à carreaux qui dépassait à peine d'un pull-over couleur crème. En guise de manteau, il n'avait qu'un blouson anthracite trop léger pour la saison. Le temps virait à l'orage. Des éclairs illuminaient le ciel, les trombes d'eau n'allaient pas tarder.

Carranza marchait la tête baissée, les mains dans les poches, le regard perdu entre les trottoirs défoncés et les merdes de chiens.

Il avait eu le temps de se familiariser avec l'immeuble ces dernières semaines. La première fois, il avait été surpris de l'indifférence avec laquelle on traitait les visiteurs, mais à la longue, il avait fini par trouver cet anonymat réconfortant. Il n'aurait pas supporté que des gens l'observent chaque fois qu'il traversait le hall d'entrée pour se rendre au cabinet du psychologue.

Quand avait-il commencé à penser sérieusement à ce qu'il avait prévu de faire aujourd'hui ? Peut-être la fois où il était sorti de sa séance complètement vidé, sans trouver la force d'affronter la rue, la foule, les transports en commun, le retour chez lui, sa famille. Il ne pouvait plus soutenir le regard interrogateur de sa femme, qui cherchait à deviner au fond de ses yeux si la thérapie faisait effet.

Carranza traversa la rue. Sa main agrippa un papier dans la poche gauche de sa veste. C'était une feuille à grands carreaux qu'il avait prise dans le classeur de son fils aîné. Avant de partir, il s'était enfermé dans la salle de bains pour écrire une lettre, de cette écriture hésitante qui n'avait pas changé depuis l'école primaire. Après avoir plié la feuille en quatre, il l'avait rangée dans la poche de son blouson.

Je suis le seul coupable de ce qui est arrivé.

À quelques mètres de l'immeuble, il heurta quelqu'un par mégarde. Un jeune type qui lui cria de faire attention où il marchait, visiblement hors de lui. Il semblait prêt à en venir aux mains mais dut se résigner à reprendre sa route quand Carranza lui présenta ses excuses sans même le regarder.

Je n'arrive plus à le supporter. C'est moi qui les ai tués. Tous les quatre.

Carranza entra dans le hall de l'immeuble. Comme d'habitude, personne ne fit attention à son arrivée. À la réception, la petite brune au visage pétillant ne se rappellerait pas l'avoir vu passer, et sans la caméra de vidéosurveillance installée à la porte, il aurait été extrêmement difficile de savoir à quel moment il était entré. Parmi les gens qui avaient pris l'ascenseur avec lui, personne ne se souviendrait de Carranza. Même cette femme qui entra dans l'ascenseur au 5e étage en lui demandant si l'ascenseur allait au rez-de-chaussée, avant de se raviser, n'en garda pas le moindre souvenir. Personne ne l'avait vu entrer,

personne ne l'avait vu prendre l'ascenseur, personne ne l'avait vu s'arrêter au dernier étage.

J'ai cru que je pourrais vivre quand même. J'ai cru que je pourrais vivre malgré la mort des trois premiers. Mais celle du gosse je ne pouvais pas l'encaisser, j'y arriverai jamais, c'est vraiment la mort de trop.

Personne ne surveillait la porte qui donnait sur la terrasse. Le ciel de plomb brillait d'éclairs, les premières gouttes de pluie commençaient à tomber. Il s'approcha du bord de la terrasse, un parapet qui lui arrivait à peine à la taille. Il posa ses mains sur le béton humide, bascula le poids de son corps en avant, et regarda en bas. Il vit les voitures arrêtées au feu rouge, les pas pressés des passants, les parapluies qui défilaient d'un bout à l'autre de la rue comme les boules d'un jeu électronique.

Je savais bien que j'allais le tuer ce jour-là. Que ça allait être à moi de le faire. Tout le monde le savait. Je les ai guettés jusqu'à la fin de mon service. À chaque instant, je m'attendais à les croiser, et pour être sincère, à ce moment-là, j'étais décidé à les tuer. Tous les deux. Simplement parce qu'ils allaient être là, ces petits cons. Et parce qu'ils avaient décidé de foutre ma vie en l'air.

Il n'y avait plus une seconde à perdre. Sa décision était prise. Assez de ruminations, il n'y avait pas d'autre issue. Il vivait depuis trop longtemps au bord du gouffre, dans une prison qu'il avait tenté de nier de toutes ses forces. Un puits sans fond.

Dès que je les ai vus, par contre, je ne voulais plus. J'aurais fait n'importe quoi pour ne pas les tuer. Je n'avais qu'une envie, que tout s'arrête là. Je n'avais qu'une envie, me retrouver près de Sandra et des garçons. Et je l'ai tué, j'ai tué ce gosse. Je vous demande pardon à tous. Je demande pardon à sa famille. Et toi aussi Sandra, j'aimerais que tu me pardonnes. Prends bien soin de Dani et de Mati. Je suis à bout, je n'en peux plus.

Il eut des difficultés à grimper sur le mur car la pluie l'avait rendu glissant. Il se mit debout sur le parapet comme un nageur qui se prépare à faire un plongeon olympique. C'était facile. Il n'avait qu'à lever un pied et sauter. La façon la plus rapide d'en finir avec cette histoire. Mais ses jambes ne répondaient plus, et lui n'osait pas faire ce pas en avant. On aurait dit que son corps tout entier se révoltait contre ce qu'il comptait faire.

Il se doutait bien que cela pourrait arriver. De la poche droite de son blouson, il sortit une arme. Sa main fit ce que ses pieds refusaient de faire. Il se tira une balle dans la tempe. Son corps bascula comme une pierre, rebondit contre la saillie du dernier étage et alla s'écraser contre l'asphalte de la rue. Il y eut des cris de panique, des mouvements confus autour du corps, le son d'une sirène de police qui approchait, suivie d'une autre sirène au loin, celle de l'ambulance. Sous une pluie qui redoublait d'intensité, impitoyable et sans âme.

CONFÉRENCE DE RÉDACTION

I

Une bonne raison de se consacrer au journalisme, c'était qu'il n'était pas nécessaire de se lever tôt. Bien sûr, de temps à autre, il fallait couvrir un événement à l'aube, comme les journalistes des agences de presse ou des sites web qui travaillent en matinales, mais le photoreporter, comme la majorité des journalistes, commençait rarement sa journée avant quatorze heures. Ce n'était pas la seule raison qui avait poussé Verónica Rosenthal à embrasser cette carrière au sortir de l'adolescence, mais de toute évidence, cela avait pesé dans la balance.

— Les journalistes c'est comme les prostituées, ça fait la grasse mat', disait-elle d'une voix ensommeillée à ses amies quand il leur arrivait d'appeler aux aurores, c'est-à-dire avant dix heures du matin.

En réalité, les fois où Verónica se levait à midi étaient plutôt rares. Mais elle avait souvent du mal à émerger. Comme ce matin, où le réveil était difficile. Les yeux mi-clos, elle se glissa sous la douche et laissa l'eau chaude couler sur son corps comme une caresse virile et retenue. Depuis qu'elle avait sacrifié sa longue chevelure brune pour un carré aux épaules, elle n'avait plus besoin de démêler les cheveux sous l'eau pendant des heures pour ne pas ressembler à la fiancée du roi Lion, et sa douche matinale ne lui prenait plus des heures. Bien que cela ne fût plus nécessaire, elle enveloppa ses cheveux dans une serviette avant de fouiller le meuble de la salle de bains à la recherche d'un o.b. Dans le tiroir, il y avait une

collection incroyable de parfums, de poudres, de colorations capillaires qu'elle n'avait jamais utilisées et dont elle ne se servirait jamais, de déodorants à demi entamés, de paquets de serviettes hygiéniques, un épilateur électrique qui ne fonctionnait plus et même un inhalateur à ultrasons que sa sœur Leticia lui avait prêté et qu'elle aurait dû lui rendre depuis l'année dernière. Il ne restait plus qu'un seul tampon dans la boîte. Elle calcula qu'elle devait en avoir un autre dans son sac à main et qu'elle devrait s'arrêter à la pharmacie en partant travailler.

Elle enfila des sous-vêtements mal assortis : une petite culotte aux couleurs vives qu'elle n'aurait jamais dû acheter, encore moins porter, puis un soutien-gorge turquoise dont le seul mérite était d'être plus confortable que tous ceux qu'elle portait d'ordinaire. Elle évita soigneusement de se regarder dans le miroir de la chambre, une habitude qu'elle avait prise le jour de ses trente ans, quand son corps avait décidé de s'adapter à la nouvelle décennie. Ne pas se regarder lui devenait plus indispensable chaque jour. Elle s'était juré de reprendre le sport, d'aller courir au parc Centenario ou d'avoir recours à la chirurgie esthétique, trois résolutions qu'elle remettait toujours au lendemain depuis qu'elle avait découvert que les hommes étaient loin d'être aussi critiques que ce qu'elle pouvait imaginer. Ils n'avaient d'yeux que pour son slim, se laissaient abuser par le soutien-gorge qui lui remontait héroïquement la poitrine ou flashaient sur son nouveau bikini sans prêter la moindre attention aux détails qui la complexaient. Elle pouvait faire illusion quelques années encore.

Mais là, elle avait vraiment besoin d'un café.

Elle se sentait affreusement mal, mais ses règles n'y étaient pour rien. En fait, elle avait la gueule de bois. La veille, toutes ses copines s'étaient retrouvées chez elle. Elles avaient passé la soirée à siffler des bouteilles de vin, à vider des paquets de cigarettes et à fumer toute l'herbe qu'elles avaient pu trouver. Elle jeta un regard horrifié sur l'état de son salon. Ses amies pensaient l'avoir aidée à débarrasser dans un élan de solidarité féminine, mais les tasses à café, les verres oubliés, les derniers cendriers pleins à ras bord, les boîtes de CD ouvertes, les CD

hors de leurs boîtes, les livres sortis de la bibliothèque qui s'étalaient un peu partout dans le séjour prouvaient le contraire. Un vrai chaos. Le pire, c'est que ses amies étaient parties convaincues d'avoir laissé l'appartement en ordre, puisqu'elles avaient fait la vaisselle et qu'elles avaient jeté à la poubelle les restes de la *picada* qu'elles avaient préparée pour le dîner.

Elle esquissa un geste de la main comme pour nier l'état désastreux de son salon puis partit à la cuisine se faire un café.

Elle mit deux grosses cuillères de café Bonafide Fluminense dans sa Volturno et attendit que l'eau en ébullition emplisse la partie supérieure de sa cafetière. Elle se servit dans un grand mug que lui avait offert sa sœur Daniela. Elle ajouta un nuage de lait écrémé mais pas de sucre dans son café. À chaque gorgée, elle se sentait revivre. Ensuite, elle avala un cachet de Cafiaspirina Forte avec un verre d'eau du robinet. Elle décida d'attaquer le ménage du salon avant de s'habiller.

II

Il avait plu toute la semaine et le mauvais temps semblait parti pour durer. Verónica avait horreur des parapluies, aussi sortit-elle affronter les intempéries sous son trench noir, variante imperméable du manteau qu'elle portait les jours de grand froid en cette fin d'automne. La perspective de marcher jusqu'à l'arrêt de bus de la ligne 39 et, surtout, de devoir longer encore trois blocs d'immeubles sous la pluie ne l'enchantait guère. Elle décida de se rendre à la pharmacie du coin de la rue et, de là, de prendre un taxi qui la conduirait directement à la porte de *Notre temps*.

Elle n'avait rien avalé avec son café. L'estomac vide, elle se sentait nauséeuse et n'avait aucune envie d'arriver dans cet état à son travail. Elle demanda au chauffeur de taxi de la déposer au Masamadre, un petit restaurant végétarien qui se trouvait à dix minutes à pied de la rédaction. Un jour ordinaire, elle aurait préféré aller manger à la Cantina Rondinella ou se faire livrer un menu McDo au journal, mais comme souvent quand elle avait ses règles, elle était prise d'un accès de nourriture saine.

Elle arriva à la rédaction sur les coups de deux heures de l'après-midi. Les locaux du magazine *Notre temps* étaient situés au 3e étage d'un immeuble de bureaux inauguré deux ans auparavant. Il donnait encore cette impression de bâtiment flambant neuf, presque désolé, qui confirmait que personne n'habitait là.

Le journal avait emménagé sur deux étages peu de temps après l'ouverture de l'immeuble. La rédaction proprement dite se trouvait au 3e étage, tandis que l'administration, les services de publicité, de diffusion et de publication étaient installés au 2e. Au 3e étage, les journalistes occupaient tout l'espace, alors que les graphistes, les photographes et les retoucheurs photo étaient regroupés par spécialité dans d'étroits bureaux cloisonnés.

La première personne qu'un visiteur apercevait en arrivant à *Notre temps* était Adela, une femme proche de la retraite, qui assurait l'accueil et le standard à la réception. Son âge avancé tranchait avec la moyenne d'âge des employés du magazine, car la plupart des gens qui travaillaient ici avaient moins de quarante ans. Verónica la salua d'une bise et Adela lui remit une enveloppe. Une invitation à un vernissage au MALBA*. Restait à savoir si l'une de ses copines aurait envie d'y aller avec elle. Toute seule, elle risquait de s'ennuyer.

Verónica travaillait à la même table que tous les journalistes de la rubrique "Société" : sa rédactrice en chef Patricia Beltrán, trois autres rédacteurs et un stagiaire se partageaient le bureau. À l'exception de Patricia, ils étaient tous installés face à leur ordinateur.

— Patricia n'est pas arrivée ? demanda-t-elle tandis qu'elle suspendait son imperméable au portemanteau et passait ses doigts dans ses cheveux mouillés.

— Je rêve ou tu ne sais pas te servir d'un parapluie ?

Roberto Giménez était un des rédacteurs de sa rubrique. Il la regardait comme s'il se trouvait face à un hiéroglyphe.

— J'ai horreur des parapluies. Et Fallaci, il n'est pas là non plus ? insista-t-elle.

* Museo de Arte Latinoamericano de Buenos Aires (MALBA) : musée d'Art latino-américain de Buenos Aires.

— Je crois qu'il a une réunion avec Goicochea et je ne sais plus qui. Tu n'as pas oublié que la conférence de rédaction commence dans vingt minutes, au moins ?

Si, elle avait complètement oublié ce détail. Elle était plutôt douée pour le déni. Et elle détestait les conférences de rédaction interminables qui ne servaient à rien. Chaque rédacteur présentait ses projets d'articles, il passait des heures à affiner ses sujets avec Patricia dans un bavardage insupportable, pendant que les autres gardaient les yeux rivés sur leurs portables, dessinaient machinalement sur des feuilles blanches ou regardaient mélancoliquement la porte dans l'espoir qu'un graphiste ou un preux journaliste d'une autre rubrique vienne les délivrer. Comme personne n'apportait jamais rien aux propositions des autres, Verónica en venait à penser qu'il aurait été plus judicieux de s'entretenir directement avec la rédactrice en chef au lieu de perdre son temps enfermés tous ensemble dans la salle de réunion. Et ce n'était pas le plus grave : souvent, on arrivait à la conférence de rédaction sans avoir eu le temps de réfléchir aux articles qu'on allait proposer (parce qu'on venait de boucler un papier la veille ou qu'on était en pleine rédaction d'un nouvel article, ou simplement parce que les meilleures idées arrivaient, au moment où l'on s'y attendait le moins, la plupart du temps, et que l'actualité la plus pertinente pour un média d'information, c'était toujours celle des événements qui étaient en train de se produire). Très souvent, on proposait des sujets d'articles par pure forme. Personne n'était dupe, on savait qu'ils ne déboucheraient jamais sur rien de concret. Certaines idées se répétaient de semaine en semaine (la croissance exponentielle du parc automobile, les dangers de la prise en charge médicale des enfants hyperactifs, les nouvelles mascottes exotiques des personnalités de la jet-set) sans que personne se charge de traiter les sujets. Aucun rédacteur n'était prêt à assumer la responsabilité d'avoir présenté ces marronniers un nombre incalculable de fois. Patricia, selon son humeur, faisait mine de trouver l'histoire plausible ou complètement ridicule, puis elle passait au suivant. À la fin de la réunion, Patricia répartissait les sujets d'articles qu'elle avait trouvés elle-même ou qu'elle avait reçus directement de la direction

(contrairement aux conférences de rédaction des journalistes, les réunions des rédacteurs en chef avaient l'air productives, pensait Verónica). Patricia finissait par se résoudre à accepter les propositions d'articles intéressantes au fur et à mesure qu'elles se présentaient dans la journée.

Il lui restait vingt minutes avant le début de la conférence de rédaction. Généralement, il ne lui en fallait pas plus de cinq pour constituer une liste de sujets capables de passer dignement le jugement de sa rédac' chef. Et pourtant ce matin, elle n'avait pas d'inspiration. Sans doute parce qu'elle avait rendu la veille un article de fond sur un trafic annexe de la mafia des médicaments qui sévissait dans les hôpitaux publics de la ville de Buenos Aires. Des médecins avaient détourné le plan Santé pour Tous (qui assurait la gratuité des médicaments aux patients) en consignant la délivrance de médicaments qui n'arrivaient jamais aux malades. Le médecin prescrivait deux boîtes d'antibiotiques sur l'ordonnance. Quand le patient se rendait à la pharmacie de l'hôpital, on ne lui délivrait qu'une seule boîte sous prétexte qu'il n'en restait plus en stock. Une fois le patient reparti, le pharmacien inscrivait qu'il en avait délivré deux boîtes sur son registre. Personne n'avait volé la deuxième boîte. Elle n'était simplement jamais arrivée à la pharmacie, parce que le laboratoire ne l'avait pas envoyée. En revanche, il l'avait facturée. Verónica avait découvert assez facilement la connivence entre les médecins, les pharmaciens et les laboratoires (personne ne cherchait vraiment à cacher sa participation à l'escroquerie) et le résultat de son travail allait paraître le soir même dans le nouveau numéro de *Notre temps*.

Elle ouvrit un document Word et écrivit quelques lignes : "Croissance vertigineuse du parc automobile dans la capitale et dans le reste du pays. Comment faire face à l'afflux de véhicules dans les rues bondées des villes et aux kilomètres d'embouteillages sur les axes routiers", puis elle contempla l'écran de l'ordinateur comme s'il allait lui souffler un nouveau sujet. C'est alors qu'elle entendit la voix de Giménez :

— Tiens, en voilà un qui ne s'est pas loupé. Écoutez-moi ça ! s'exclama-t-il en réclamant l'attention des autres, qui ne

daignèrent pas lever les yeux de leurs écrans ou de leurs téléphones portables.

Verónica fut la seule à le regarder, mais son collègue ne s'en rendit pas compte car il était trop occupé à lire la brève qui s'affichait sur l'écran.

— Un cheminot s'est jeté de la terrasse d'un immeuble au 1000 rue Talcahuano. Son corps s'est écrasé contre la chaussée, provoquant l'interruption de la circulation dans la rue pendant près d'une heure. C'est pas dément, ça ? Au lieu de se balancer sous un train pour faire chier ses collègues, le mec a préféré emmerder les chauffeurs de bus et les taxis.

— Il a dû se suicider par amour, s'aventura Verónica tandis qu'elle retournait aux quelques lignes de son fichier Word. À tous les coups, c'est l'immeuble de sa fiancée ou de sa maîtresse. Ou alors elle vit dans celui d'en face. Le type s'est tué pour se faire remarquer, peut-être qu'il a voulu lui donner une leçon. Ils sont tous pareils.

— Tous les hommes ?

Bárbara McDonnel, la rédactrice qui occupait le siège face à elle, lui posait la question sans cesser de tapoter son clavier.

— Tous les psychopathes suicidaires, je veux dire, précisa-t-elle pour éviter de s'engager dans une de ces polémiques hommes-femmes chères à Bárbara.

— Faux, dit Giménez. Dans la dépêche, ils disent que le type a laissé une lettre dans laquelle il demande pardon pour les crimes qu'il a commis. En fait, c'était un genre de *serial killer*, le mec.

Un suicidé assassin, un criminel accablé par la culpabilité. Ça sonnait pas mal. Certes il manquait un peu de matière journalistique pour en faire un article de fond, mais c'était une bonne histoire. Verónica ne couvrait pas souvent de faits divers, mais les histoires macabres l'avaient toujours intéressée. Elle rêvait de faire la chronique d'un tueur anthropophage ou d'une *mãe umbanda** qui boirait le sang de jeunes vierges.

* Culte d'origine afro-brésilienne, l'*umbanda* est apparenté à la magie blanche. Certains rites exigent des sacrifices humains. La *mãe* est une figure féminine qui officie dans les cérémonies religieuses : c'est la "sœur" du chef de culte.

— Où as-tu trouvé l'info sur le cheminot ?

— Sur le site de Télam*.

Verónica parcourut la dépêche de l'agence de presse. Elle pourrait en tirer un article. Le spécialiste des crimes et des délits les avait quittés le mois dernier pour un quotidien national, aussi les journalistes se répartissaient-ils anarchiquement les sujets de la rubrique des faits divers. Verónica craignait que Giménez ne se précipite sur le suicide de l'assassin, aussi prit-elle la précaution de tâter le terrain.

— C'est plutôt rare les articles sur les suicides, non ?

— Et je vais te dire, c'est pas pour rien. Au moindre article sur un type qui s'est donné la mort, il y a cent couillons qui se balancent d'un pont. Ils appellent ça l'effet miroir. Il n'y a pas si longtemps, dans *La Nation*, il était interdit d'écrire "il s'est suicidé". Il fallait mettre "il a mis fin à ses jours" sous peine de se voir reprocher une incitation au suicide.

— N'importe quoi. Dis-moi, tu comptes écrire quelque chose sur ce type ? La dépêche est plutôt concise.

— Franchement non. Ça ne m'inspire pas beaucoup, moi, les cadavres.

— Je vais peut-être le faire alors, si tu n'y vois pas d'inconvénient. Ne serait-ce que pour le plaisir d'écrire "il s'est suicidé".

L'obstacle Giménez étant surmonté, la voie était libre. Elle relut attentivement la dépêche. Il y avait quelque chose dans ces vingt lignes qui l'intriguait, mais quoi ? Sans doute l'extrait de la lettre qui y était reproduit. La lettre n'était pas adressée à la famille du défunt ni à un juge, elle demandait pardon pour les meurtres qu'il avait commis, en particulier pour celui d'un petit garçon. Cette lettre était-elle une confession ou une tentative d'explication ?

Patricia Beltrán sortit du bureau du directeur en compagnie du secrétaire de rédaction. Elle fit quelques pas vers ses rédacteurs et les invita à la suivre en salle de réunion. Verónica composa à toute allure un résumé de la dépêche, qu'elle imprima après l'avoir ajouté à ses premières propositions de sujets. Avec

* Agence de presse, équivalent argentin de l'AFP.

un peu de chance, elle pourrait s'épargner l'article sur la croissance exponentielle des automobiles en Argentine cette semaine.

III

La conférence de presse lui avait donné la migraine. Elle chercha le tube d'aspirine qu'elle rangeait toujours dans le tiroir de son bureau et prit un cachet. Patricia avait écouté attentivement les sujets avant de répartir les articles du jour. Elle voulait que Verónica écrive un article sur la nouvelle mode de l'accouchement à domicile.

— Ma grand-mère a eu ma mère en pleine cambrousse, loin de tout, dit Patricia. Je croyais que l'humanité avait avancé depuis, mais on dirait que certaines nanas des milieux aisés veulent revenir à l'obscurantisme.

Le sujet ne déplaisait pas à Verónica. Elle ne se sentait pas très concernée par la maternité, c'était quelque chose qui pouvait lui arriver dans quelques siècles. Mais l'idée d'accoucher dans sa chambre en tête à tête avec une sage-femme lui inspirait la même horreur qu'à sa rédactrice en chef.

Elle venait d'accepter d'aller parler à de futures mères *new age*, quand Patricia relut ses notes et s'écria :

— Ah mince, il me manque un fait divers ! Quelqu'un a quelque chose à me proposer ?

Personne ne répondit. Verónica lui dit :

— Hier soir, un cheminot s'est suicidé.

— On ne couvre pas les suicides, sauf s'il s'agit de gens connus.

— L'homme a laissé une lettre. Dans cette lettre, il dit qu'il s'est tué parce qu'il ne supportait plus les meurtres qu'il avait sur la conscience.

— Un assassin impuni ? Sait-on qui il a tué ?

— On dirait bien. Pour l'instant je n'ai qu'une dépêche de Télam qui n'entre pas vraiment dans les détails mais d'après ce que j'ai compris, il y a un enfant parmi les victimes.

— Tiens, ça commence à devenir intéressant. Si tu trouves le bon angle, tu peux en faire deux colonnes.

— Du coup je fais quoi, je m'attelle au meurtrier rongé de culpabilité au point de se jeter du haut d'un immeuble, ou bien je vais voir les femmes enceintes stupides ?

— Tu n'as qu'à commencer par le meurtrier.

La première chose à faire était de se procurer la lettre pour pouvoir la lire tranquillement. Il ne devrait pas être difficile d'en obtenir une copie. Les procureurs et les juges se montraient généreux avec les journalistes tant qu'il ne s'agissait pas d'une affaire sensible. D'ailleurs, en général, même dans ce cas-là, ils communiquaient volontiers les preuves, les témoignages et bien d'autres éléments du dossier. Si d'aventure un magistrat se faisait trop prier, il suffisait à Verónica de décliner son nom de famille : Rosenthal. Quand elle se présentait devant un juge, cela ne ratait jamais, on lui demandait :

— Avez-vous un lien de parenté avec Aarón Rosenthal ?

Elle répondait alors avec une résignation parfaitement calculée :

— Je suis sa fille. La plus jeune des trois.

S'ils n'avaient pas eu son père comme professeur, les magistrats avaient forcément eu affaire au cabinet Rosenthal au cours d'un procès, à moins qu'ils n'aient entretenu avec lui d'autres relations qui lui échappaient mais qu'elle n'avait pas la moindre envie de connaître. La seule chose qui comptait à ses yeux, c'était d'avoir accès aux documents qui lui manquaient.

La dépêche de l'agence de presse précisait que le juge Pablo Romanín était saisi de l'affaire. Elle le connaissait pour l'avoir rencontré au cours d'une autre enquête. C'était un homme qui approchait de la soixantaine, la peau bronzée aux UV, qui ressemblait davantage à un yuppie qu'à un magistrat. Mais quand il instruisait un dossier, il se comportait en professionnel rigoureux. Elle chercha le numéro de portable du juge Romanín et l'appela aussitôt. À l'autre bout du fil, la mauvaise humeur dont il fit preuve en décrochant s'évanouit dès que le juge sut à qui il avait affaire.

— Ma femme est une lectrice fidèle de *Notre temps*. Ça marche fort pour le magazine en ce moment, non ? En tout cas, on le voit placardé partout.

— Oui, ça marche bien. Monsieur le juge, je me permets de vous déranger au sujet d'une affaire qui vous a été confiée. Le cas de l'employé des chemins de fer qui s'est suicidé en se jetant de la terrasse d'un immeuble de la rue Talcahuano.

— Ah, je vois. Un de vos confrères de Télam est déjà venu me voir ce matin.

— En effet, il a publié une dépêche. Ce que j'aimerais, moi, c'est pouvoir lire la lettre.

— Je n'y vois pas d'inconvénient. Je vous la fais envoyer par e-mail. Vous la recevrez ce soir ou demain à la première heure.

— Sait-on quelque chose à propos des meurtres auxquels il fait allusion dans sa lettre ?

— Nous sommes en train de faire toutes les démarches nécessaires. Appelez-moi demain, j'aurai certainement plus d'éléments à vous communiquer.

— Si cela ne vous dérange pas, je préfère passer vous voir à votre bureau, je préfère qu'on en parle au calme.

Le juge la pria de bien vouloir passer le bonjour à son père de sa part avant de raccrocher. D'ici à ce qu'elle reçoive la lettre et que le juge se décide à lui communiquer de nouvelles informations, elle n'avait pas grand-chose à faire. Elle passa deux heures à la rédaction à envoyer des e-mails avant de s'entretenir avec un rédacteur de la rubrique "Politique" qui voulait enquêter sur les liens entre le ministère de la Santé et la fraude aux médicaments dans les hôpitaux publics. Verónica se garda bien de lui dire qu'elle avait déjà passé en revue toutes les ramifications possibles de l'affaire et qu'elle n'avait rien découvert. Elle lui transmit les numéros de téléphone et les adresses e-mail des sources qu'il jugeait utile de consulter et que Verónica avait éliminées de sa liste depuis longtemps. Un journaliste expérimenté aurait compris que si Verónica avait trouvé quoi que ce soit d'intéressant, elle aurait continué à écrire d'autres articles sur le même sujet. Mais le rédacteur en chef de la rubrique "Politique" – qui faisait également office de secrétaire de rédaction – était trop jeune pour son poste. Il était toujours à côté de la plaque. En plus de son extraordinaire arrogance, il avait un côté franchement naïf. À titre personnel comme à titre professionnel, Verónica ne le supportait pas.

Quand elle eut terminé tout ce qu'elle avait à faire, il était près de dix-huit heures. La nuit commençait à tomber, la pluie continuait de plus belle. Elle commanda un taxi par téléphone. Elle avait décidé d'aller voir de ses propres yeux l'immeuble où le cheminot s'était jeté dans le vide.

IV

Vingt-quatre heures après la chute dans le vide d'Alfredo Carranza, plus rien ne rappelait sa présence au 1000, rue Talcahuano. La pluie semblait avoir effacé les traces de sa mort pour mieux préserver la tranquillité des riverains. Verónica s'arrêta sur le trottoir d'en face pour observer la façade du bâtiment. L'endroit était sinistre. C'était vraiment l'immeuble idéal pour se jeter d'une terrasse, pensa-t-elle. La porte d'entrée restait grande ouverte, chose rarissime à Buenos Aires.

Verónica traversa la rue et entra dans cet ancien palace qui abritait désormais des cabinets de professions libérales et des bureaux. Deux personnes se trouvaient à la réception : un homme d'un certain âge qui semblait surveiller les entrées, mais sans jamais empêcher quiconque de passer, et une jeune réceptionniste en pleine conversation téléphonique. Verónica s'approcha de l'employée et attendit qu'elle ait fini de parler.

— Excusez-moi de vous déranger, puis-je vous parler une minute ?

Elle lui expliqua qu'elle était journaliste et qu'elle menait une enquête sur la personne qui avait sauté de la terrasse la veille. Comme souvent dans ce genre de circonstances, la jeune femme était ravie de parler à la presse. Malheureusement, elle ne savait pas grand-chose. Elle lui raconta que personne dans l'immeuble ne s'était montré particulièrement affecté par le suicide. La fille était disposée à l'aider, à lui donner toutes les informations possibles. Elle n'avait pas vu le cadavre, elle n'avait pas eu le courage, alors que le vigile à la porte, lui, avait osé le regarder. Le vigile, c'était l'homme qui était à côté d'elle à la réception. À part une description du cadavre écrasé contre l'asphalte digne d'un film d'horreur, le vigile n'apprit rien de neuf à Verónica.

Elle demanda à aller voir la terrasse et ils lui répondirent que c'était impossible car la police avait bloqué tous les accès.

Quand Verónica ressortit de l'immeuble, la pluie s'était arrêtée. Elle n'avait récolté aucune information qui lui permette de mieux cerner Carranza. Elle se sentait au début de quelque chose, mais elle agissait plus par instinct qu'en suivant une piste proprement dite. Elle n'avait toujours pas de copie de la lettre à sa disposition. Il valait mieux s'armer de patience jusqu'au lendemain, elle en saurait plus après son rendez-vous avec le juge Romanín.

Elle avait la gorge sèche. Elle avait besoin de boire un verre de toute urgence. Elle n'était pas loin du Million, mais l'idée de croiser certains habitués (un ex, des prétendants de tout âge aux états civils variés, des connaissances qui changeaient d'étiquette en fonction de la boisson commandée et de la personne qu'ils allaient tenter de séduire ce soir-là) lui ôtait toute envie de s'y arrêter. Si elle optait pour des bars du Bajo* comme La Cigale ou le Dadá, elle n'allait pas pouvoir se défaire des dragueurs de service qui se jetaient comme des moucherons sur toutes les femmes qui osaient s'y aventurer seules. Elle décida de prendre l'avenue Córdoba jusqu'à la rue Florida et de s'arrêter au Claridge. Là-bas au moins, personne n'irait la déranger. Elle appréciait le Claridge parce qu'on pouvait y trouver des petites vieilles qui prenaient le thé, à deux tables de chefs d'entreprise tout droit sortis de leurs provinces qui noyaient dans l'alcool leur difficulté à supporter le rythme trépidant de la capitale. Quiconque avait moins de quarante ans au Claridge pouvait passer pour un gosse. Et elle était encore très loin des quarante. Elle venait tout juste de mettre un pied dans la trentaine et il lui restait une dizaine d'années pour profiter de cette impression d'être une gosse quand elle s'installait à une table du Claridge.

Elle prit place sur un tabouret du comptoir désert.

* El Bajo est le nom donné à un "quartier" non officiel de Buenos Aires. Cette zone comprend les avenues qui donnaient sur le Río de la Plata avant la construction de Puerto Madero : Leandro N. Alem, Paseo Colón, Ingeniero Huergo, Eduardo Madero et avenue Del Libertador.

— Un double Jim Beam avec des glaçons, s'il vous plaît.

L'avantage d'aller prendre un verre toute seule, c'est qu'elle n'avait pas besoin d'expliquer pourquoi elle préférait le bourbon au whisky écossais. Et surtout, qu'elle n'avait pas à supporter la mine de dégoût de ses amies, qui s'empressaient de commander un sex on the beach, un mauvais mojito à la menthe, ou n'importe quel autre cocktail à base de glace pilée. Ce qui était moins drôle, en revanche, c'était de n'avoir personne avec qui papoter pendant qu'elle sirotait son verre, les yeux plongés dans les bouteilles de toutes les formes alignées sur les étagères du bar. Elle appela Paula. Son amie lui répondit mais juste après avoir décroché, elle se mit à parler à quelqu'un d'autre. Verónica entendit des cris.

— Désolée, Juanfra ne voulait pas prendre son bain. Mais ça y est, il est dans la baignoire. Réfléchis bien avant de faire des gosses.

— Ce n'est pas dans mes projets immédiats.

— Avec toi, on ne sait jamais. Toujours sans nouvelles du Marin du Bengale ?

De l'index, elle fit tournoyer les glaçons dans son verre de bourbon. Entre copines, elles avaient l'habitude de ne pas appeler les mecs par leurs noms, sauf si l'une d'elles s'engageait dans une relation sérieuse. Tant qu'ils restaient des plans cul, des amants d'une nuit, des mecs qui leur plaisaient terriblement mais qui ne faisaient pas grand cas d'elles, ils héritaient d'un surnom construit à partir d'un trait de caractère ou d'une particularité physique, toujours exagérés jusqu'au ridicule. Un rouquin pouvait devenir l'Homme de Feu, un médecin se transformait en Dr House, un éjaculateur précoce était appelé Mister Véloce et un musicien de rock se transformait en Charly García, même s'il n'avait rien à voir physiquement avec le fameux Charly.

Le Marin du Bengale était un architecte à succès qui possédait un voilier réellement imposant et qui avait emmené Verónica en croisière sur la côte uruguayenne. Chaque fois qu'ils avaient couché ensemble, ils l'avaient fait à bord du bateau, ce qui avait poussé ses amies à tirer mille conclusions contradictoires sur ses besoins, ses limites, ses fétiches et ses fantasmes. La seule certitude, c'est que le Marin du Bengale (qui fut appelé

un temps Sandokan, avant que le surnom trouvé par Paula relègue l'ancien aux oubliettes) était devenu l'amant régulier de Verónica. Ils se voyaient pratiquement une fois par semaine. Mais depuis un mois, l'homme en question ne lui donnait plus signe de vie. Pas de textos, aucun appel en absence, même pas un e-mail. Elle lui avait laissé des messages sur son portable et sur sa boîte mail. Sans réponse.

— Il a dû faire naufrage. Peut-être même qu'il s'est noyé avant d'arriver à Carmelo.

— Et toi dans tout ça ? Tu le vis comment ?

Elle recommença à jouer machinalement avec les glaçons de son verre. Elle sécha le bout de son doigt dans une serviette en papier. Elle aurait bien fumé une cigarette, mais dans les bars, ce n'était plus permis. Elle détestait ne pas pouvoir fumer dans les bars.

— J'aimais bien son voilier. Mais le mec en lui-même, je ne sais pas. Notre histoire ne vaut pas plus d'un coup de fil et d'un e-mail. S'il ne refait pas surface, c'est tant pis pour lui.

Elle aimait parler avec ses copines, et particulièrement avec Paula.

Ce n'était pas la première fois qu'elle se retrouvait seule dans un bar et qu'elle appelait l'une de ses amies au téléphone. Parfois la conversation s'interrompait parce que la copine de garde devait payer la course de son taxi, aider son fils à faire ses devoirs (dans le cas de Paula), ou s'entretenir d'urgence avec un supérieur inopportun.

Verónica et Paula raccrochèrent une demi-heure plus tard. Le verre était vide. Elle songea un instant à en commander un autre puis elle changea d'avis : elle préférait rentrer consulter sa boîte mail, au cas où elle aurait reçu la lettre d'adieu du cheminot. Il fallait vraiment qu'elle s'achète un smartphone qui lui permette de lire ses e-mails n'importe où.

V

Lorsqu'elle se rendit à Tribunales le lendemain matin, Verónica avait eu le temps de relire plusieurs fois la lettre du cheminot

qu'une assistante du juge Romanín lui avait envoyée à la première heure. La lettre avait été tapée sur un fichier Word. Cela vaudrait la peine de consulter l'original, pensa Verónica, pour voir l'écriture du suicidé, observer s'il y avait des marques sur le papier, s'il avait souligné des mots, si sa main tremblait en écrivant certaines phrases ou pour repérer tout autre trait particulier de son écriture.

Pour l'essentiel, la lettre était une confession. Il déclarait avoir tué quatre personnes, dont un enfant. Il demandait pardon à sa famille, aux victimes. Il insistait surtout sur la mort du petit garçon, comme si les autres morts n'étaient pas si graves ou comme si cette mort-là avait rompu quelque chose. Un pacte avec des complices ? Les autres crimes allaient-ils de soi, dans son esprit au moins, alors que le meurtre du gamin échappait à sa logique ? À quelle logique, d'ailleurs ?

Elle arriva en avance à Tribunales. C'était un endroit qu'elle connaissait bien. Elle avait fait ses études secondaires à l'ILSE*, pratiquement en face du Palais de justice, et le cabinet d'avocat de son père, qu'il avait fondé bien avant sa naissance, se trouvait au 1400 de la rue Tucumán. Elle en gardait le souvenir d'un lieu solennel où elle se rendait en compagnie de sa mère et de ses sœurs avant ou après les séances de cinéma. Elle connaissait tous les bars de la zone, tous les arrêts de bus, toutes les papeteries, tous les emplacements de la foire aux livres de la place Lavalle, tous les arbres de la place. Elle n'aurait pas été jusqu'à dire qu'elle avait grandi à Tribunales, mais une grande partie de son enfance et de son adolescence s'était écoulée dans les rues de ce quartier.

En revanche, le Palais de justice restait pour elle un mystère entier, malgré ses nombreuses incursions pour glaner des informations au cours de ses enquêtes. Dans le passé, cela avait été le lieu où son père livrait des batailles épiques, comme un prince croise le fer au château de son ennemi. Du moins c'est ainsi qu'elle se l'imaginait quand il lui arrivait de disparaître

* Instituto Libre de Segunda Enseñanza, établissement d'enseignement secondaire dépendant de l'université de Buenos Aires (UBA) et préparant au baccalauréat.

des semaines entières, physiquement ou mentalement. S'il était à la maison, son père était une sorte de fantôme qui parlait au téléphone et recevait des gens dans la bibliothèque. Au bout d'un certain temps, il revenait à la vie quotidienne un sourire triomphal aux lèvres. Elle ne se souvenait pas d'avoir jamais vu son père perdre un procès. Elle pénétrait maintenant dans ce bâtiment plein d'escaliers et de portes qui ne menaient nulle part, d'une architecture diabolique peu courante à Buenos Aires. Tous les avocats y confluaient. Elle gravissait l'escalier en marbre qui menait au bureau du juge Romanín, et chaque couloir bruissant de gens en habits ou portant la cravate réveillait en elle l'ancien mystère, celui du château de son enfance où elle perdait son père.

Après avoir traversé plusieurs couloirs et changé plusieurs fois de direction, elle arriva au cabinet du juge Romanín. Ce dernier n'était pas encore arrivé, mais elle n'eut pas à patienter plus de cinq minutes devant la porte. Le juge la pria d'excuser son retard, donna quelques indications à ses employés et demanda à ce qu'on lui apporte deux cafés. Il la pria d'entrer dans son bureau. Romanín, en dépit des efforts qu'il faisait pour rester jeune, était un homme d'âge avancé. Il ne devait pas être loin de la retraite. Verónica ignorait quelles pouvaient être ses relations avec son père, mais de toute évidence, le juge avait de l'affection pour lui. Il était même au courant du décès de sa mère, qui avait disparu cinq ans auparavant.

— Avez-vous bien reçu la lettre de notre défunt ?

— Oui, et je vous en remercie monsieur le juge. Je l'ai reçue ce matin.

— Cet homme-là tenait à mourir. Il s'est tiré une balle dans la tempe avant de se jeter dans le vide. Un vrai suicide.

— Personne n'aurait pu l'obliger à monter jusqu'à la terrasse avant de lui tirer dessus ?

— Non. Les conclusions des experts indiquent qu'il tenait son arme de la main droite. D'ailleurs, ils y ont trouvé des restes de paraffine. Aucune hypothèse ne nous permet d'imaginer que cet homme avait des ennemis.

— La lettre fait allusion à quatre homicides. En savez-vous davantage ?

Le juge s'installa confortablement dans son fauteuil et la regarda en souriant.

— Si votre intérêt pour ce suicide tient à l'hypothèse que le défunt pourrait être un meurtrier, je vais être au regret de vous décevoir, mademoiselle.

Il se mit à chercher quelque chose dans un dossier qui se trouvait sur son bureau. Il ôta ses lunettes pour mieux lire de près. Après avoir parcouru quelques lignes dans un murmure incompréhensible, le juge referma le dossier, remit ses lunettes en place et reprit la parole.

— Le pauvre homme n'a assassiné personne. Bah, *stricto sensu*, si, mais il ne viendrait l'idée à aucun juge de le condamner, même s'il a été en état d'arrestation quelques heures. Carranza était conducteur de train au sein de la compagnie ferroviaire Sarmiento. Et il a renversé quatre personnes. Les accidents ont eu lieu au cours des trois dernières années, sur différents trajets.

— Vous voulez dire que les quatre personnes dont il parle dans sa lettre ont été victimes d'accidents de train ?

— En effet. Des suicides, des gens distraits. Tenez, voici les bulletins de services de l'entreprise concessionnaire TBA* où figurent les rapports des quatre accidents mortels.

— Et l'un d'entre eux concerne un enfant, j'imagine ?

— Exactement. Oui, un enfant qui figure comme N. N.** dans le dossier. Le cadavre n'a jamais été identifié et personne n'est venu réclamer le corps.

Ils se turent. Verónica tentait péniblement d'assimiler cette nouvelle information qui ne cadrait pas avec l'idée qu'elle s'était faite des événements.

— Si je comprends bien, Carranza s'est donné la mort parce qu'il a renversé quatre personnes accidentellement.

— C'est une expérience traumatisante pour les conducteurs de trains. D'ailleurs, il y a un élément intéressant dont je ne vous

* Tren de Buenos Aires (TBA) : compagnie chargée du transport de voyageurs entre le centre de Buenos Aires et sa banlieue. Elle exploitait en concession les lignes Mitre et Sarmiento du réseau ferroviaire argentin depuis 1995. En 2012, à la suite d'un grave accident causant la mort de cinquante et une personnes à la Estación Once, l'État mit fin à la concession.

** No Name (N. N.) : Non identifié.

ai pas encore parlé : cet homme s'est suicidé dans l'immeuble où il venait deux fois par semaine consulter son psychologue. C'est l'entreprise qui l'employait qui l'avait encouragé à faire une psychothérapie. Nous avons réussi à joindre le psychologue, et même s'il s'est retranché sous le secret professionnel, il nous a fourni les renseignements dont nous avions besoin : Carranza avait été profondément choqué par les accidents. D'après son psychologue, cela aurait réveillé une tendance suicidaire latente chez lui.

— J'imagine que cela doit être terrifiant de renverser quelqu'un avec un train, mais à votre avis, est-ce que cela peut suffire à pousser un homme au suicide ?

— Écoutez Verónica, nous les juges, nous sommes là pour juger des faits. Et très souvent, nous devons juger également des intentions. Mais pour être parfaitement sincère avec vous, nous savons peu de chose sur les raisons qui poussent les gens à commettre des délits, des crimes ou des suicides. Élucider les causes, c'est plutôt du ressort des psychologues ou des journalistes.

— Les journalistes, répéta Verónica. En d'autres temps, ceux qui connaissaient le mieux l'âme et ses secrets étaient les poètes. Si l'humanité est entre les mains des psychologues et des journalistes, elle vit des temps difficiles.

Verónica demanda à voir la lettre originale. Le juge sortit une feuille à grands carreaux du dossier et la lui tendit. Elle fut parcourue d'un frisson. Sur cette feuille d'écolier couverte d'une écriture maladroite, l'homme qui s'était donné la mort cessait d'être un sujet abstrait. Son suicide devenait une réalité. La mort était présente dans ces quelques lignes bien plus que dans le cadavre lui-même.

Elle lui rendit la lettre et se leva pour prendre congé, quand elle fut rattrapée par un doute.

— Encore une question, monsieur le juge : est-ce que tout cela a été confirmé par la famille ?

— Nous avons parlé à son épouse. La famille est très choquée, comme toujours dans ce genre d'affaire. Sa femme nous a dit qu'elle avait pensé que cela pourrait arriver à son mari et qu'elle ne parviendrait jamais à se pardonner de ne rien avoir

fait pour l'en empêcher. Vous le savez peut-être, la culpabilité est comme une tache d'huile qui se répand de corps en corps : quelqu'un se jette sous un train, allez savoir pourquoi, ce qui réveille la culpabilité d'un conducteur de train. Celui-ci finit par se suicider, ce qui réveille à son tour la culpabilité d'un être cher qui se reproche de ne pas avoir pris toutes les précautions nécessaires. Moi, je suis certain que cette femme a fait tout ce qui était en son pouvoir pour empêcher son mari de se suicider ; que le conducteur du train a fait de son mieux pour stopper le train à temps, et que le premier qui s'est donné la mort en se jetant sur les voies aurait dû donner une chance à la vie. Enfin… Je ne voudrais pas que vous me preniez pour un mélancolique.

VI

Si quelqu'un avait demandé à Verónica quelles rues elle avait empruntées dans la demi-heure qui avait suivi son entretien avec Romanín, elle aurait été bien en peine de répondre. Son esprit était totalement absorbé par les nouveaux éléments que lui avait apportés le juge. Sa seule certitude pour l'heure, c'est qu'elle se trouvait dans un bar de l'Avenida de Mayo en train de relire pour la énième fois la lettre du cheminot. Il y avait trop d'inconnues dans cette confession pour se contenter de l'explication de Romanín. Les juges – avait-elle dit à son père du temps où ils discutaient encore ensemble, il y a de cela plusieurs années – ne cherchent pas à rendre la justice, ce qu'ils veulent, c'est classer des dossiers. Si les preuves et les évidences s'accordaient pour désigner un innocent ou un coupable, les juges agissaient en conséquence. Ils ne se souciaient pas d'approfondir les causes, ils n'allaient jamais au-delà des évidences. Voilà pourquoi – disait-elle à son père – elle préférait être journaliste : son travail commençait là où s'arrêtait celui des juges. La conscience d'un magistrat – proclamait-elle avec flamme pour répondre à l'agacement croissant de son père – se contentait des formes les plus superficielles de la justice.

Aux yeux de Verónica, Romanín était le parfait exemple de ces juges qui se contentaient toujours des apparences. Un

homme se tire une balle dans la tempe et se jette du haut d'une terrasse. Suicide. Affaire classée. Dossier suivant.

Carranza s'était suicidé, cela ne faisait aucun doute. Il avait renversé quatre personnes en conduisant son train. Il avait entrepris une thérapie pour surmonter le traumatisme causé par ces accidents. D'après ce qu'il écrivait dans la lettre, il avait réussi à vivre avec les trois premières victimes sur la conscience, les adultes, mais il n'avait pas réussi à supporter la mort du petit garçon. Et c'est là que la lettre commençait à en dire davantage que ce qui était écrit.

"Je savais très bien que j'allais le tuer ce jour-là." Comment Carranza pouvait-il savoir qu'il allait tuer un enfant ce jour-là ? Était-ce une façon de parler ? Ou une sorte de pressentiment ?

"Que ça allait être à moi de le faire." Pourquoi devait-il le faire, lui, et pas quelqu'un d'autre ? À quelle logique obéissait ce tour de rôle ? Cela lui arrivait-il par hasard, ou pour une autre raison qui lui échappait, s'il y en avait une ?

"Tout le monde le savait." Le passage du singulier au pluriel était pour Verónica la meilleure preuve qu'il ne s'agissait pas seulement d'un suicide. Par ce "Tout le monde", plusieurs personnes étaient impliquées. Mais qui ? Si tout le monde savait ce qui allait se passer, il ne s'agissait plus d'un pressentiment mais d'un secret de polichinelle. Et si d'autres que lui étaient au courant, pourquoi personne n'avait-il fait en sorte d'éviter l'accident ?

"Je les ai guettés jusqu'à la fin de mon service." Encore un pluriel inquiétant. Il avait renversé un gamin qui n'était pas seul. Comment l'autre avait-il pu s'en sortir vivant ? Est-ce que quelqu'un avait poussé le gamin sur la voie ? Dans ce cas, il y avait bel et bien un criminel, mais ce n'était pas le conducteur du train. Carranza le connaissait-il ? Avaient-ils conclu une sorte de pacte entre eux ?

"À ce moment-là j'étais décidé à les tuer. Tous les deux. Simplement parce qu'ils allaient être là, ces petits cons. Et parce qu'ils avaient décidé de foutre ma vie en l'air. Dès que je les ai vus, par contre, je ne voulais plus. J'aurais fait n'importe quoi pour ne pas les tuer."

Ce désir changeant et contradictoire lui rappela une scène qui l'avait marquée ces derniers temps : une moto lui avait coupé la route alors qu'elle se trouvait au volant de la voiture de sa sœur. Elle qui n'avait jamais renversé personne, elle avait failli lui rentrer dedans, et quand après la première seconde de terreur, elle avait réalisé qu'elle en était quitte pour une grosse frayeur et un bon coup de frein, elle s'était sentie gagnée par une envie irrépressible de rouler sur le casque de cet abruti qui continuait sa route le plus tranquillement du monde sur l'avenue Córdoba. C'était probablement ce qui était arrivé à Carranza. Il avait peut-être eu envie de tuer seulement parce qu'il avait connu la terreur de pouvoir tuer.

Il y avait trop de questions sans réponses. Elle allait avoir besoin d'aide. Elle téléphona à sa rédactrice en chef. Elle ne pouvait pas attendre de la voir cet après-midi à la rédaction. Et surtout, elle savait que Patricia ne se formaliserait pas. Quand il s'agissait de travail, on pouvait la déranger à n'importe quelle heure.

— Aussi perdue que les naufragés sur l'île de *Lost*, répondit-elle à Patricia quand elle lui demanda comment avançait son enquête.

— Bon. Mais ces crimes, ils existent ou non ?

— Selon le juge Romanín, ce ne sont pas des crimes. Le conducteur de train a renversé quatre personnes mais c'était par accident. Trois hommes et un petit garçon.

— C'est bien ce que je me disais. J'y ai pensé hier, au moment où tu proposais ton sujet.

Verónica se sentit vexée. Sa rédactrice en chef avait toujours une longueur d'avance sur ses journalistes.

— Pourquoi tu ne m'en as pas parlé ?

— Parce qu'imaginer quelque chose, ce n'est pas en avoir la certitude. Un principe de base qu'on n'enseigne pas à l'école de journalisme, malheureusement.

— Écoute, il y a quelque chose qui cloche dans cette lettre. Ce n'est qu'une intuition, Pat, je ne sais pas exactement ce qui ne va pas, mais je sens qu'il faut creuser. Il y a quelque chose d'autre là-dessous, j'en mettrais ma main à couper.

— J'attends toujours ton article pour cette semaine, alors ?

— Non, pour cette semaine ne compte pas dessus. Je dois continuer à enquêter, et ça peut prendre quelques jours. Il faut que je trouve une piste.

— Comment vas-tu t'y prendre ?

— Je vais commencer par réunir tous les renseignements possibles sur les victimes. Tenter de parler avec quelqu'un de la TBA, si j'y arrive.

— Ce mécanicien, il a renversé quatre personnes en combien de temps ?

— Quatre victimes en trois ans.

— Moi s'il m'arrivait de renverser quelqu'un en bagnole, je ne toucherais plus à un seul volant de ma vie.

— Il faut bien vivre de quelque chose.

— Un employé tue quatre personnes en trois ans et l'entreprise le laisse bosser comme si de rien n'était, sans même chercher à le reclasser ? Il faudrait vérifier s'il existe d'autres conducteurs de train dans la même situation. Il faudrait avoir une idée de l'ampleur du phénomène. Combien de victimes cela représente-t-il par an ? Quelle est la procédure à suivre pour les conducteurs en cas d'accident de personne ?

— Je risque d'avoir du mal à obtenir ce genre de renseignements de la part d'un responsable des relations publiques de la TBA.

— D'un porte-parole de la TBA tu veux dire. Ce genre de boîte possède ses propres porte-parole, comme les ministères.

— Si tu as des pistes, n'hésite pas.

— Pas pour l'instant. Ce qui est clair, c'est que tu dois commencer par résoudre les énigmes de la lettre. Va voir la famille du machiniste. Essaie d'entrer en contact avec son entourage, cela pourra sans doute t'ouvrir des portes que tu ne soupçonnais pas. Voire même celles de l'entreprise.

Patricia savait toujours où devait aller un journaliste. Elle y voyait clair quand d'autres restaient dans le brouillard. Verónica admirait sa lucidité, mais sans pouvoir se départir d'une certaine irritation à l'idée qu'elle serait arrivée à la même conclusion toute seule. Sa rédactrice en chef avait toujours cinq minutes d'avance. Pat anticipait tous les coups comme un grand joueur d'échecs.